

Dans notre école il y avait un professeur un peu bizarre. Il enseignait la géographie et s'appelait Alexandre Grigoriévitch Solonsky. Il n'était pas très sévère, mais nerveux : quand on ne l'écoutait pas, il pouvait lancer un objet sur un élève, mais il avait encore une autre manie : plus que tout au monde, il aimait parler d'Alexandre de Macédoine. Quel que soit le sujet de la leçon, au bout de dix minutes exactement, il revenait à Alexandre le Grand et il ne pouvait plus parler de rien d'autre. Cela nous convenait tout à fait : il n'avait jamais le temps de nous donner des interrogations, et il mettait des notes selon qu'on écoutait ou non. Si on restait assis à l'écouter et à boire ses paroles, on avait cinq. Et si on bavardait, ça pouvait être deux¹. Nous étions habitués et nous ne remarquions même plus sa bizarrerie, d'autant plus qu'il avait un certain don de conteur.

Bien entendu, nous avons changé son nom de famille pour Makedonsky. Solonsky, Makedonsky, c'était tout comme. Je me demande s'il avait deviné qu'on le surnommait comme cela.

Arinka était nouvelle. Elle n'avait pas encore réussi à mémoriser le nom de tous les profs. Un jour, elle me demande : Comment il s'appelle ? C'était en plein pendant le cours. Je le lui ai dit. Alors elle a levé la main : « Alexandre Makedonsky, je peux sortir ? »

J'ai rentré la tête dans les épaules : c'était d'une insolence inouïe. Makedonsky est devenu écarlate et il a perdu la parole pendant quelques instants. Et puis il a hurlé : « Sors de cette classe ! »

Du reste, vu l'atmosphère surchauffée, j'attendais quelque chose de plus fort, et peut-être même des voies de fait. Arinka n'y a coupé que parce que c'est une fille.

Il a crié encore quelque chose d'une voix terrible et puis, après être resté figé trente secondes, il a pris toutes les affaires d'Arina sur sa table et les a jetées derrière elle dans le couloir.

« Et ne reviens pas sans tes parents, petite peste ! » a-t-il crié par la porte ouverte. Sa voix s'est répercutée en un écho sourd dans le couloir.

Enfin, comment ne pas avoir compris que Makedonsky ne pouvait pas être un patronyme² ?

Arina n'était pas une bonne élève, à vrai dire elle n'apprenait rien du tout. Je ne sais pas pourquoi dès les premiers jours, elle avait décidé qu'elle ne pouvait rien apprendre. Elle ne lisait jamais un livre, aucun : ni un manuel, ni un livre de littérature. Elle disait que cela lui faisait mal à la tête. Moi, je parcourais rapidement un chapitre d'histoire ou de biologie à la récréation, et j'arrivais à avoir 4 dans le pire des cas.

- Tu as de la chance, tu es intelligente, disait-elle.
- C'est juste que je lis beaucoup, c'est pour cela que je retiens facilement. Tu n'as qu'à lire, toi aussi.
- Non. Ça s'emmêle tout dans ma tête. Toi, tu es intelligente, c'est tout.

Je me demande ce qu'elle avait à emmêler. Sa croyance dans les capacités surnaturelles de mon esprit me flattait, bien sûr. C'est agréable de croire qu'on est intelligente. Et moi (honnêtement !) je faisais tout mon possible pour l'aider.

Parfois elle ouvrait quand même un livre et lisait, mais au sens où elle suivait des yeux des lettres connues. Ce simple travail était déjà pour elle une souffrance. Je pensais que si elle continuait ce processus, le nombre de lettres lues déboucherait sur du qualitatif et sur l'accès au sens.

« Essaie de lire quelque chose qui ne soit pas scolaire, lui conseillais-je. Comme ça, pour le plaisir.

- Je ne peux pas, soupirait-elle. Si j'avais des parents qui m'obligent, alors... peut-être.

- Et toi, tu ne peux pas t'obliger toi-même ?
- Comment ça ?

- Tu n'as qu'à te dire : tiens, aujourd'hui je vais lire ça et ça. Et puis demain ça et ça. Et je ne sors pas dans la rue tant que je ne l'aurai pas lu. Tu n'as qu'à faire comme si c'était une punition ».

Mais Arina n'était pas quelqu'un à se forcer ni à se punir. Et toute mon aide se réduisait à lui dicter pendant les récréations des réponses variées à d'éventuelles questions ; et dès qu'en classe on posait une question dont le sens s'en rapprochait, elle levait la main et débitait à la file en regardant sur un petit papier. Elle tombait souvent à côté, mais cela plaisait aux profs.

Cette année-là, juste un peu plus tard, au printemps, juste avant les examens, il y a eu encore une histoire. Je n'ai pas tellement envie d'en parler, mais je note tout pour ne pas oublier.

Tout a commencé je ne me rappelle plus comment, à cause d'un mot lâché par Arina comme par mégarde. C'est dommage que je ne me rappelle plus le motif de notre discussion, c'était une connerie quelconque. Le mot

¹ Les notes en Ukraine vont de 0 (nul) à 5 (excellent) mais en fait, les notes 0 et 1 ne sont pratiquement jamais utilisées. 2 signifie « ne passe pas » et 3 « passe de justesse ».

² Le patronyme russe est composé du nom du père et du suffixe -ovitch pour les garçons et -ovna pour les filles. Ex. Alexandre Grigoriévitch.

lâché était dit en passant et me concernait. Ce n'était pas une insulte, ni un reproche, mais quelque chose de neutre. Mais je lui ai dit :

« Bon. Je ne te parle plus.

Et je lui ai tourné le dos. Elle a ricané, ça m'a piquée au vif.

– Et personne ici ne te parlera », ai-je ajouté.

Je me souviens que j'étais en colère, très en colère, mais à ce moment-là je ne pensais pas que mes paroles allaient produire de l'effet. Rassemblant mes affaires, je me suis installée à une autre table. Arina est restée seule.

J'allais en cours comme d'habitude et rien n'avait changé dans mon emploi du temps sauf que je ne regardais pas de son côté et que je ne réagissais pas à ses tentatives pour me parler.

Qu'est-ce qui m'avait prise d'être aussi entêtée ? Je ne sais pas, puisque en réalité, le prétexte était dérisoire. Le lendemain, je découvris avec surprise qu'une bonne moitié de la classe suivait mon exemple, toutes les filles, en fait. Aux récréations, Arina était à l'écart, comme un agneau effrayé, et s'il fallait qu'elle passe à côté des filles dans le couloir, on lui faisait des grimaces méprisantes ou on lui tournait le dos. Quelques-unes pouffaient de rire ou se mettaient à ricaner derrière son dos, ce qui pour elle était le pire.

Aujourd'hui je pense : pourquoi est-ce qu'elles se comportaient comme ça ? Mais à l'époque, je ne me posais pas encore la question. Ma colère était retombée presque aussitôt mais il restait un entêtement borné, et par mon silence, j'encourageais leur attitude. Avec une sombre détermination, j'attendais de voir ce qui allait se passer.

Le surlendemain, une des filles ne s'est pas détournée d'elle comme d'habitude, et lui a prêté sa règle ou son crayon – une bricole, quoi. Alors je me suis approchée d'elle et je lui ai demandé : « Tu sais qu'on ne parle plus à Orabinskaya ? »

Elle a hoché la tête, effrayée : « Oui... » Et elle ne s'est plus permis ce genre de choses. Pendant toute la dernière semaine, je n'ai plus eu rien à dire à personne, mais je surveillais tout ceux qui se trouvaient à moins d'un mètre d'elle, et plus rien de semblable ne s'est reproduit.

J'ai vu le vide petit à petit s'appesantir sur elle, et j'ai senti l'absurdité de ce qui se passait. Elle me faisait pitié, mais la situation faisait boule de neige et je ne savais plus comment l'arrêter. Il faut rendre cette justice à Arinka qu'elle a traversé stoïquement toute cette période difficile : elle est venue au collège tous les jours et n'a pas manqué un seul cours.

Tout s'est dénoué en un instant, aussi soudainement que ça avait commencé. Quand j'ai vu qu'elle était sur le point de craquer, alors pour arrêter d'un coup cette souffrance, je me suis approchée d'elle et, comme si de rien n'était, j'ai dit :

« C'est bon, ne sois pas fâchée. Je ne sais pas ce qui m'a prise. »

Arina a fondu en un torrent de larmes, nous nous sommes embrassées et nous sommes rentrées chez nous à nouveau heureuses et satisfaites l'une de l'autre.

On est resté copines. On était déjà en quatrième, on avait quatorze ans toutes les deux. Une fois Arina n'est pas venue à l'école pendant toute une semaine. Elle faisait pour ainsi dire de la dépression : elle restait chez elle, pleurait, se tourmentait pour des questions insolubles et voulait mourir. Le mot « dépression » n'était pas utilisé aussi largement qu'aujourd'hui, on appelait cela « sécher les cours sans raison valable ». J'étais allée chez elle plusieurs fois mais elle me regardait de travers avec un air sauvage et refusait de parler.

Ma journée s'était passée comme d'habitude. En fin de journée, on avait éducation physique. J'étais assise sur un de ces longs bancs de bois qu'on trouve d'habitude dans les gymnases. Pour arriver dans notre salle, il fallait descendre des marches très raides. Le gymnase occupait deux niveaux, le sous-sol et le rez-de-chaussée. Après, on se trouvait dans un local petit par le périmètre, mais assez haut de plafond, qu'on appelait « la petite salle de sport. »

Effectivement petit et haut comme un puits, il produisait sur moi une impression inoubliable : des murs peints de cette fameuse couleur vert pomme, sous le plafond, de minuscules fenêtres protégées par des grilles de fer. Une quantité d'échafaudages métalliques en forme d'équipements sportifs (dont je n'ai toujours pas compris à quoi ils servaient), un air humide et la semi obscurité, c'est à cela que devait ressembler, à mon avis, une salle de torture.

Peut-être que je noircis un peu le tableau mais nos voix, que le béton brut nous renvoyait en écho, sonnaient dans mes oreilles comme des sanglots et des gémissements. Oui, on sentait là présents, à l'évidence, les fluides du martyr.

La prof remplissait le cahier de textes. Elle était déjà âgée, notre prof de gym, et par-dessus son survêtement elle portait une ceinture grise de tissu molletonné. Ses rares cheveux gris étaient noués en arrière en chignon. Aux pieds, au lieu de chaussures de sport, elle portait de chaudes pantoufles d'intérieur. Elle n'avait rien de sportif. Alla Serguéïévna nous criait dessus d'une voix épuisante de petite vieille, mais presque personne ne l'écoutait. Voyant qu'elle ne tirerait rien de nous et que nous ne voulions pas nous ranger par ordre de taille, elle nous avait autorisés à prendre des ballons et à jouer à ce qu'on voulait.

D'ailleurs nous n'étions pas toujours aussi ingérables, il y en avait toujours quelques-uns pour l'écouter. Mais ce jour-là, peut-être à cause du mois d'avril qui arrivait et de son odeur, qui traversait, invisible, les croisées fendillées, nous avions le cerveau en ébullition. Il y avait dans l'air un vent de folie et d'insoumission.

Alla Serguéïévna remplissait le cahier de textes posé sur le cheval d'arçon. Elle m'a demandé sans lever la tête :

« Où elle est passé, ton amie Orabinskaya ?

– Comment ça? j'ai répondu. Mais elle se marie.

La prof de gym a levé les yeux de son registre et m'a regardé par-dessus ses lunettes.

– Elle se marie ?

J'acquiesce en hochant la tête. Elle a fait une tête affreusement curieuse :

– Comment ? Avec qui ?

– Ah, j'ai fait un geste de la main comme si c'était quelque chose de décidé depuis longtemps. Avec un type... c'est un adulte, il a vingt-sept ans.

– Comment ça ? Avec une vivacité inhabituelle vu son âge, elle a contourné le cheval, enjambé le banc et s'est assise à côté de moi. Et sa mère ?

– Et quoi, sa mère. Comme si vous ne saviez pas... Je la regardais bien en face sans éprouver le moindre sentiment de mensonge.

– Aha, aha ! » Elle a acquiescé d'un air entendu en me pourfendant du regard.

Nous avons continué ce petit jeu pendant toute l'heure. Alla Serguéïévna me lançait des questions et je fabriquais les réponses. Je m'étais, comme on dit, prise au jeu et je lui décrivais tout : le garçon, sa famille, où ils s'étaient rencontrés et une foule de détails qui n'avaient rien à voir avec l'affaire. Elle m'écoutait avec une sorte d'avidité et je ne pouvais plus m'arrêter. Et quand ça a sonné, Anna Serguéïévna a secoué la tête en disant :

« Mon dieu ! Dans quel monde on vit ! A peine sortie du camp des scouts et déjà... Elle a pris le registre sous son bras et elle est entrée dans la salle des profs.

Je suis partie au vestiaire. Mon humeur avait basculé tout d'un coup. Dans le bruit, le brouhaha, et la bousculade de mes copines, je me suis sentie tout à coup mal à l'aise : comme un poids sur le cœur, comme un mauvais pressentiment. Ayant fourré mon survêtement dans mon sac, j'ai repris mon cartable et je suis rentrée à la maison.

J'avais fait la moitié du chemin et je baissais les yeux de plus en plus. La sensation de quelque chose de déplaisant ne décollait pas. Brusquement quelque chose m'a fait me retourner. J'ai regardé de l'autre côté de la rue et j'ai vu Arina : elle sanglotait en marchant et se tamponnait le nez avec un mouchoir. Devant elle marchait à grands pas notre prof principale, qui avait pris la main d'Arina en tenaille et la traînait littéralement derrière elle. J'ai fait demi-tour et je les ai suivies.

Devant la plaque « salle des professeurs » je me suis immobilisée. Je jure qu'à ce moment je ne soupçonnais encore rien. Par le trou de la serrure je voyais très bien Arina, debout au milieu de la pièce, comme à l'abattoir. L'espace où se tenait le « conseil des professeurs » n'entrait pas dans mon champ de vision mais je m'orientais en fonction des voix ; ils ne devaient être pas moins de dix ou douze. Arina se tenait de profil, cachant de ses mains son visage éploré. Je ne voyais que ses épaules, agitées d'un fort tremblement et la courbe chagrine de son dos.

Et ils ont commencé à parler. Des mots ont été prononcés : « circonstances exceptionnelles », « perversion », « exclusion du collège ». Puis dans le bruit des voix je ne distinguais plus rien, et j'ai compris seulement qu'ils avaient obtenu d'elle quelque chose comme un aveu. Arina pleurait pour toute réponse, disait n'importe quoi, essayait de se justifier et se tassait en boule de plus en plus. Un moment il m'a semblé que c'était un mauvais rêve. Ses paroles, son allure, et le ton malheureux de sa voix étaient le ton de quelqu'un qui se laisse humilier et qui est prêt d'avance à se laisser humilier ; c'était insupportable.

Elle m'avait tellement mise en colère que je ne pensais même plus à entrer dans le bureau et à faire la lumière sur cette affaire. Avec une joie mauvaise, je me demandais comment tout cela allait finir. Mais ça n'en finissait pas : ces questions ineptes et ces pauvres réponses larmoyantes. Je suis partie sans attendre le dénouement.

Encore aujourd'hui je ne comprends pas pourquoi elle ne leur a pas ri au nez.

Tous des cons ! Je pensais en route : tous des cons ! Ils n'avaient pas pitié de cette pauvre créature en larmes, incapable de parler, l'air d'une amibe incapable de résister au milieu ; elles n'avaient pas de pitié, ces têtes grises, qui vivaient dans leur petit monde gris dans l'attente de sales petites nouvelles. Pitié de personne, de personne !

Mais je me suis écartée de mon sujet. J'avais décidé de parler de la randonnée.

Oleg se fait du souci parce que pendant une semaine il va devoir oublier son instrument, et cela va se ressentir sur la mémoire des doigts. Je pense que ce n'est pas très grave, il rattrapera le temps perdu plus tard. En définitive, de toute notre vie, nous ne sommes jamais partis en randonnée.

Nous avons décidé de prendre Stiopa avec nous. Plus exactement, ce n'est pas nous qui l'avons décidé, ça s'est trouvé comme ça. Oleg l'avait proposé à tous nos amis, mais il n'y a que lui qui ait accepté. Je pense que son père a joué un grand rôle là-dedans.

Hier je suis allée négocier un congé. Je suis entrée dans le bureau du chef comme d'habitude, avec un frisson intérieur. Non que je me sois attendue à un refus – il n'y avait pas de motif pour un refus, mais parce que depuis deux ans que je travaille dans cette entreprise, je n'arrive pas à m'habituer à ses yeux, qui ressemblent à des furoncles et à sa voix calme et cauteleuse. Cet homme-là n'a rien de spécialement repoussant, mais je ne sais pas pourquoi, rien qu'à le regarder, je ressens en moi comme un spasme mental.

Le bureau et les meubles de Stanislas Iossifovitch sont en matériaux si bon marché que le bureau est plein d'une odeur de quelque chose d'empoisonné. Les murs sont tapissés de plastique à trois sous de couleur gris sale. Quel désir obsessionnel d'afficher sa pauvreté !

Stanislav Iossifovitch, ai-je dit (le chef déteste que ses collaborateurs, pour faire vite, transforment son patronyme en Yossipytch). J'aurais besoin d'un congé : une semaine.

Il a demandé : « Qu'est-ce qui se passe ? »

– Rien de particulier. Simplement on voudrait partir au bord de la mer ». J'ai menti, parce qu'il m'a semblé impossible de dire que nous allons marcher cent kilomètres à la boussole. On m'aurait prise pour quelqu'un de pas tout à fait normal.

– Bi-en », a-t-il articulé, les yeux rivés sur le calendrier.

En regardant Stanislav Iossifovitch on a l'impression que son corps est composé de deux sphères : l'une, la plus grosse, c'est son torse, et l'autre, la plus petite, la tête. Il tournait vivement sa petite tête, planté directement sur les épaules, et ce qui le faisait ressembler à un gros pou gras.

« Tu sais que dans une semaine nous avons un dédouanement ? »

– Oui, Stanislav Iossifovitch, mais j'ai tout préparé. Le paquet de documents est déjà à la logistique.

– Alors – il regarde à nouveau son calendrier – tu veux dire que toute la semaine suivante tu seras absente ?

Oui, mais j'ai fini mon travail.

Julia – il fait une pause pour donner plus de poids à ce qu'il va dire – je t'ai déjà dit plusieurs fois et je te le répète : j'aime le travail en équipe. Et le caractère de notre activité est tel qu'il exige des collègues précisément cette qualité.

– Et toi, sans arrêt, tu mets en avant ton « moi ». Qu'est-ce que cela veut dire « mon travail » ? Ici il n'y a pas ton travail et mon travail, nous travaillons en équipe – tu comprends cela ? Nous faisons un seul et même travail.

J'ai pensé : « Seulement pour ce travail tu as des usines, des magasins et des bateaux, et moi, mon salaire. » Et j'ai dit à haute voix :

« Oui, Stanislas Iossifovitch. Je comprends : un seul et même travail.

– C'est bien que tu me comprennes. Mais qu'est-ce que cela implique ? Il se rencogne un peu dans son fauteuil. Sur son visage se lit le contentement de soi et de son discours. Cela implique, dit-il d'un ton édifiant, que je ne peux pas laisser partir un collaborateur quand ça lui chante. Il y a pour cela un planning des congés bien défini. Quand est-ce que tu as tes congés ?

– En novembre.

– En novembre. Et nous sommes...

– En août.

- En août.
- Stanislav Iossifovitch, et un congé sans solde ? »

Le chef a eu un silence éloquent.

Je savais que c'était juste une ruse. Il ne pouvait pas laisser passer la possibilité de prendre sur le salaire d'un subordonné ne serait-ce qu'un demi-kopeck. Et faire des économies en ne payant pas une semaine entière, c'est son rêve doré. Mais en outre, Stanislav Iossifovitch a un autre défaut : il aime se faire prier.

Supplier est pour moi une véritable punition. J'ai fait un effort sur moi, j'ai pris un regard suppliant, mais j'ai eu beau faire, je n'arrivais pas à me tirer un seul mot. Alors j'ai essayé de donner à mon corps une expression d'humilité, j'ai incliné la tête et mis le petit doigt sur la couture du pantalon. J'ai les épaules, par nature droites et bien développées, et le dos très droit, c'est pour cela sans doute que ce n'était pas aussi convaincant que je l'aurais voulu. C'était très moche de jouer cette mise en scène, mais il n'y avait pas d'autre issue.

« Bien, a-t-il prononcé magnanime, rompant enfin son silence de théâtre. Mais à titre exceptionnel. Et s'il te plaît, reste joignable, on ne sait pas ce qui peut arriver. Et puis encore une chose : mets-toi d'accord avec Dmitri Constantinovitch. S'il est d'accord, je n'ai pas d'objection ».

Quels avortons ! Ils se cachent l'un derrière l'autre pour ne pas avoir à prendre de décision. Ce n'est pas la première fois : le directeur général renvoie au directeur technique et celui-ci, à son tour, au directeur général. Et c'est comme ça pour tout.

Il est difficile de parler avec le directeur technique : il me fait l'effet d'un homme terrorisé pour le restant de ses jours. Par qui ou quoi a-t-il pu être ainsi terrorisé, on se le demande, mais il a peur de tout : il a peur de dire oui et il a peur de dire non, il a peur de complimenter tel ou tel de ses subordonnés et il a peur de leur adresser une remontrance et c'est peut-être pour cela que son état normal peut être décrit comme un état de perpétuel mensonge. Je n'aime pas aller dans son bureau et si la situation le permet, je lui parle en restant sur le pas de la porte. Deux yeux incolores me fixent comme les yeux d'un gros poisson effrayé.

« Julia Alexandrovna, dit-il, en articulant distinctement « n-d-rovna », vous en avez parlé à Stanislas Iossifovitch ? »

Cela fait deux ans que je travaille ici et deux ans qu'il m'appelle Julia Alexandrovna. De peur d'enfreindre la hiérarchie il vouvoie tout le monde sans exception et emploie le nom et le patronyme, y compris avec les stagiaires de vingt ans. Je ne suis pas du tout contre cette politesse, mais je ne me sens pas « Julia Alexandrovna ». Tout le reste de l'équipe m'appelle par mon prénom. De plus avec sa langue de bois, on sent bien qu'il fait un effort et qu'il aimerait bien mieux prononcer simplement Julia. Et des fois, visiblement, pour aller vite, il m'appelle juste « Alexandrovna », ce qui lui échappe. Cela me rappelle le temps de l'école, quand les femmes de ménage criardes s'interpellaient simplement par leur patronyme, sans le prénom.

« Oui, je sors de chez lui, dis-je aussi respectueusement que possible (avec lui il faut être sur ses gardes). Stanislav Iossifovitch, sur le principe, n'est pas contre.

- Hm... Bon. Mais restez joignable. On ne sait jamais... au cas où...

- Oui, bien sûr, Dmitri Constantinovitch. Je soupire de soulagement. Cette fois il a été étonnamment bref. D'habitude, dans des cas comme celui-ci, il me faut écouter tout un discours sur le thème : « On ne sait jamais, pour le cas où il se produirait quelque chose... »

Je suis revenue à mon poste et je me suis occupée de mes enregistrements. Dmitri Constantinovitch, avec un air de feinte insouciance, est passé plusieurs fois à côté de moi en amenant sa tête de poire jusque sur mon écran. La surveillance du personnel rentre dans ses attributions. Dmitri Constantinovitch a une conformation féminine : les épaules rétrécies et le postérieur élargi. Avec une telle répartition de la masse le centre de gravité se trouve un peu plus bas que chez la plupart des hommes. Et quand il passe dans le couloir il donne l'impression, d'un énorme cafard qui se mettrait sur ses pattes de derrière pour marcher. Il est maigre, on peut dire osseux, et en regardant ses petites mains et ses petits pieds, qu'il tord dans tous les sens en marchant, je ne peux pas m'empêcher de penser à l'origine des espèces...

On dit dans la boîte qu'avant de devenir directeur technique, Dmitri Constantinovitch a travaillé comme surveillant dans une colonie pénitentiaire. Comment il a pu occuper ce poste de directeur technique dans une entreprise germano-ukrainienne, cela reste assez mystérieux. Mais il l'est devenu, et quelque temps après, le fond social a été redistribué de telle sorte qu'il en a eu 33%. Des résultats étonnants, en vérité !

Il surveille. Il a envie de savoir. On a déjà installé la « Security » il n'y a plus qu'à s'asseoir et observer les faits et gestes des utilisateurs en regardant son moniteur. Mais non, visiblement, il trouve un plaisir particulier à surveiller personnellement.

On avait passé la soirée à se préparer, à faire les sacs à dos, à réfléchir à ce qu'on allait emporter. On avait décidé de prendre peu de choses, seulement le strict nécessaire.

On avait passé la soirée à se préparer, à faire les sacs à dos, à réfléchir à ce qu'on allait emporter. On avait décidé de prendre peu de choses, seulement le strict nécessaire : comme trucs chauds, une peau de mouton (très bien tannée et donc très légère) et une couverture synthétique pour deux. La peau de mouton, elle servait de manteau à la mère d'Oleg et maintenant il l'appelle tendrement « maman ». Je l'ai entièrement décousue et recousue d'un seul tenant – un rectangle presque régulier. En route il nous servira de tapis de sol. Comme provisions on a décidé de ne prendre que des choses d'importance stratégique : un kilo de jambon, un pain, et naturellement, de l'ail et de l'oignon. Quel homme civilisé mange du jambon sans ces deux remarquables condiments ?

J'hésite à prendre mon ordinateur portable. Il a beau être léger, mais sur la route, même un demi-kilo, c'est un poids. Avec Oleg on s'est mis d'accord que je porterai la tente, poids net 1kg, la batterie solaire, encore trois cents grammes, plus la tente 1,5, ça fait 2,8 kg. Ajoutez à cela les provisions et les affaires personnelles, et tout ça à me traîner sur le dos. Ce serait bien d'avoir aussi sur soi un Ipod mais on n'en a pas, juste une carte que j'ai prise sur Google. Ça fait long, une vingtaine de pages ; Oleg l'a pliée soigneusement en accordéon. Ce n'est pas très pratique ; par contre, on voit tout dans le détail.

Il se prépare sérieusement, mais visiblement, il ne croit pas que demain, à l'aube, on va se mettre en route pour faire près de cent kilomètres. L'important, c'est de faire tout le chemin à pied. J'ai compris ses doutes en voyant ses gestes un peu ralentis, un peu songeurs, pendant qu'il emballait les affaires, et au fait qu'il n'ait pas organisé de « concertation » à ce sujet.

Oleg aime la « concertation ». Si par exemple j'ai l'intention d'aller faire les courses ou que nous allions quelque part, si on est invités, cela donne lieu obligatoirement à une longue discussion circonstanciée, c'est-à-dire une concertation. Nous discutons ensemble environ une demi-heure, jamais moins. Pendant ce temps l'objet de la discussion passe au second plan et on a oublié d'où on était parti. Nous nous concertons, en règle générale, allongés sur le canapé. Notre canapé a la forme d'un L, alors nous sommes allongés à angle droit – chacun sur son territoire. A ce moment Khlopik accourt inmanquablement et pose la tête sur la poitrine d'Oleg. De cette façon il participe lui aussi.

Cette fois-ci il n'y a pas eu de concertation, simplement je suis arrivée le soir et j'ai demandé : « Alors, on la fait, cette rando ? » Il a répondu : « Bien sûr. » on a décidé de partir le samedi pour pouvoir être revenus en une semaine.

Premier jour

Un tiède matin du mois d'août, à cinq heures, le soleil se levait à peine, deux silhouettes avançaient du côté du septième quartier en direction des ateliers, ceux qui sont à côté de l'hôpital. L'une était grande et portait un grand sac à dos, l'autre petite et son sac était un peu plus petit. Sa tête arrivait à l'épaule du plus grand.

« Tu as compris où il va nous attendre, au moins ? Julia regardait autour d'elle la ville étrange noyée dans le brouillard.

– Oui. Oleg émit un léger bâillement.

– Alors où ça, tu peux m'expliquer ?

– Ne t'en fais pas, on est sur la bonne route. »

Ils traversèrent la principale et unique place, avec au centre le monument à V. I. Lénine. Derrière le mémorial émergeait du brouillard un haut bâtiment de brique, sans fenêtres. Il fallut à Julia une seconde pour se souvenir de ce que c'était : le théâtre ou la piscine.

« C'est le théâtre, mais il ressemble à une piscine... dit-elle, comme en passant, et elle jeta un bref regard en direction d'Oleg.

– C'est l'ancien théâtre.

– Oui, bien sûr, l'ancien, corrigea-t-elle. Mais le bâtiment est en bon état. Sûrement que quelqu'un l'entretient pour en faire quelque chose ?

– Sûrement. Regarde donc le monument, tu ne remarques rien de bizarre ? »

Julia s'arrêta.

– C'est un monument comme qui dirait ordinaire... Elle parcourut du regard la silhouette sur le piédestal. Lénine, c'est Lénine.

– Regarde mieux. Observe les proportions de toutes les parties.

– Oui... » Elle concentra son attention sur le monument. « La tête est un peu petite.

- Elle est neuve.
 - Neuve ?
 - Cette tête a été cassée, ce n'est d'ailleurs pas la première fois.
 - Par qui ?
 - Des gens d'ici. On l'a remplacée aussitôt. Mais comme on n'en a pas trouvé de la bonne dimension, on a mis ce qu'on a trouvé.
 - Ce n'est pas une blague ?
 - Non.
 - Ça alors ! Elle éclata de rire. Qui sont ces modestes héros ?
 - L'histoire n'a pas retenu leur nom.
 - Je me demande, si on la cassait à nouveau, s'ils en remettraient une neuve ?
 - Autant de fois elle sera cassée, autant de fois on la remettra. C'est l'hydre de Lerne. Ils ont des millions de têtes moulées en réserve.
 - C'est qui, ils ?
 - Les forces obscures. »
- Julia le regarda de côté.
- « Tu pensais me faire peur ? Tout simplement à l'époque soviétique il y avait des millions de bustes de Lénine, à présent ils en ont entassée quelque part et ils les ont gardés. C'est là qu'ils vont puiser.
- Tu vois l'extérieur des événements. Tu regardes les faits et les choses et tu penses qu'ils existent en soi. En réalité tout est engendré par des forces.
 - Et même notre randonnée ?
 - Sans aucun doute.
 - Mais on n'a fait que se préparer et partir... Quelles forces sont à l'œuvre là-dedans ?
 - On verra bien ».

Dans le brouillard matinal se dessinent deux silhouettes, l'une grande, l'autre petite. La petite a un grand sac à dos, la grande n'a rien du tout.

« Voilà Stiopa, tu te faisais du souci pour rien, dit Oleg.

- Apparemment, il y a quelqu'un d'autre. »

Le « quelqu'un » était en grand habit sacerdotal : la longue soutane noire, de laquelle dépassait une tunique de soie fine richement décorée, la calotte et la croix sur la poitrine. C'était le père André, venu accompagner son fils. Alors que les autres prêtres ne revêtaient les ornements sacerdotaux que pour l'exercice du culte, lui considérait de son devoir d'être en tenue partout où il allait.

« Euh ! » la voix d'Oleg trahissait sa contrariété. Il avait reconnu de loin la puissante stature carrée de son ami. « Ça ne présage rien de bon.

- Pourquoi ça ?

- Parce que le père est sorti pour nous bénir.

- Et alors ?

- Une bénédiction n'est pas toujours une bénédiction. Dans le meilleur de cas, c'est du bruit pour rien ; au pire cela peut être une malédiction.

- Mais qu'est-ce que tu... » Julia fit un geste de la main comme pour l'empêcher de continuer.

Oleg la regarda d'un air un peu moqueur :

« Depuis quand tu es baptisée ?

- Qu'est-ce que ça vient faire là ? Tu as dit toi-même qu'il y a des forces qui nous dépassent. Et si ces forces venaient à nous punir pour ce genre de paroles ?

- Un dieu en qui tu ne crois pas ne peut pas te punir.

- S'il ne peut pas punir, alors pourquoi as-tu dit « Il n'y a rien de bon à attendre » ?

« Stiopa, qu'est-ce que tu as ramassé là ? »

Oleg regardait les dimensions colossales du sac à dos. C'était un vieux sac, solide, de ceux dont on dit « inusables ». Mais même ce produit de l'époque soviétique, marqué au coin de la qualité, cédait lentement aux assauts du temps : le tissu s'était usé et décoloré, les bretelles s'étaient un peu abimées et la poche gauche à moitié déchirée pendait comme un lamentable chiffon.

« Papa y a mis un seau de patates... »

Stiopa chancelait sur ses jambes maigres. Il frottait ses yeux ensommeillés et visiblement ne comprenait pas le sens de cette entreprise : faire cent kilomètres à pied en traînant avec soi dix kilos de pommes de terre.

Le père André regardait son fils d'un air encourageant :

« Ce n'est pas ça qui va le gêner !

– Mais tu es fou ! Oleg essaya de remonter le sac sur le dos de Stiopa. Père André, tu n'as donc pas pitié de ton enfant ? On s'était mis d'accord pour ne rien emporter de trop. Comment veux-tu qu'il porte tout ça si déjà il a les genoux qui flanchent ?

– Qu'il le porte ! proféra le père André d'une voix autoritaire, qu'il se sente un homme. Sinon il va devenir efféminé, il essuie déjà une larme et il a des sanglots dans la voix comme une fille.

– Où est-ce que tu as vu une larme ? » s'écria Stiopa d'une voix hystérique. L'envie de dormir lui était passée d'un seul coup.

Le père André jeta sur son fils un regard destructeur.

« Tais-toi ! »

On s'en fut par les champs. Le soleil se levait sur la campagne et dans ses doux rayons matinaux se prélassaient des tournesols jaune foncé.

« Je suis allé au cimetière cette année et imagine-toi, je n'ai pas pu retrouver la tombe de notre père Lucien. Tu te rappelles où il est enterré ?

– Il me semble que oui. » Le père André réfléchit une seconde : « là-bas, où il y a des bouleaux.

– C'est bien là que j'ai cherché. Avec Julia, on a tourné et tourné... C'était comme ensorcelé. Il reste quelqu'un de sa famille ou non ?

– Il me semble qu'il reste Zoé, elle habite quelque part avec ses enfants et son père. Il boit, je crois.

– Pauvre Valéry, il est mort pour rien... C'est votre foi catholique qui l'a tué.

– C'est la volonté de dieu. » Le père André marchait d'un pas assuré et les pans de sa soutane allaient de côté en rythme. « Chaque homme fait son destin lui-même, qu'il soit chrétien ou pas. Et s'il faut rendre la foi responsable de tout, alors il faut reconnaître que l'homme en soi n'est rien.

– C'est bien le principe de base de votre foi : l'homme en lui-même n'est rien.

– Tu dis « votre foi ». Est-ce que cela n'a pas été la tienne ? Ça sent un peu la trahison.

– J'ai cru aussi au komsomol, au dernier stade de sa décadence, et j'ai été un octobriste. Alors à ton avis, j'ai trahi le petit père Lénine ?

– Arrête de plaisanter. Ces choses-là ne sont pas comparables.

– Tout est comparable. Nous croyons tous à quelque chose, mais tôt ou tard nous reconnaissons le caractère erroné de nos opinions, c'est un processus normal, et il n'y a pas lieu de le craindre.

– Ne pas craindre de trahir sa foi ? C'est bien de tes idées, ça. Je n'en attendais pas moins de toi.

– Arrête avec ce mot, *trahir*. Vous aimez ça, le pathétique, vous les popes. L'essentiel, c'est de ne pas se trahir soi-même ; et tout ce qui touche aux convictions et aux principes, tout cela est sujet à diverses variations à diverses périodes de la vie. Je dirai même plus : celui qui ne change pas d'avis de temps en temps est quelqu'un de figé, de poltron, incapable d'évoluer. Imagine le courage qu'il faut pour reconnaître que tu as dépassé la conception sur laquelle reposait presque toute ta vie ; avoir le courage de la reconnaître comme erronée et la rejeter. Et si cette force existe, qu'on appelle Dieu, est-ce qu'elle peut me punir de vouloir la chercher ?

– C'est ton courage dont tu parles ?

– Tu ne manques pas d'ironie, père André. Mais tu ne m'auras pas comme ça. Il est bon, votre dieu, s'il envoie les siens comme ça à leur perte, qu'est-ce que ça va être pour les autres ?

– C'est qu'ils n'étaient pas à la hauteur de leur foi.

– Vous, les popes, vous vous en sortez toujours. Vous avez des citations de l'évangile toutes prêtes. Mais dis-moi ce que tu penses, toi, de ce cas-là, ton opinion personnelle.

– Il ne s'agit pas de raisonner en être humain ? Oleg.

– Pour l'instant, nous ne sommes pas encore des dieux. Alors laisse-nous raisonner en êtres humains.

– Mon opinion personnelle, c'est que Valéry était un joli coco. Au monastère il se saoulait, il menait une vie de débauché. C'est pour ça qu'on l'a renvoyé. Et quand le père Vladimir n'a pas voulu de lui, il n'avait qu'à mener une vie digne, et ne pas se lancer dans cette débauche. On ne l'avait pas défroqué à vie, juste pour trois ans. Il serait revenu trois ans après, et tout se serait bien passé. Lui, il se voyait déjà supérieur, c'est sûr ; il avait de l'ambition pour quatre.

– Ah, père Lucien, s'exclama Oleg, à quel Moloch t'es-tu voué ?

– Qu'est-ce que tu as encore après Dieu cette fois ?

– Je n'ai aucun reproche, j'ai seulement pitié des gens.

– De quoi ? Le père André le regarda droit dans les yeux. Eh bien vas-y, vas-y, expose ce que tu as encore inventé.

– Je n'ai rien besoin d'inventer. Tiens, rappelle-moi combien d'entre nous seront sauvés ?

– C'est un examen ?

– Je veux l'entendre de ta bouche, pour que tu n'aïles pas dire ensuite que ce sont mes inventions sataniques.

– Eh bien cent quarante-quatre mille des tribus d'Israël, si c'est ce que tu veux, et encore je ne sais combien des autres peuples.

– Je ne sais combien, il faut comprendre que c'est dans les mêmes proportions ? Et les autres ils iront où ?

– Le reste des pécheurs, et toi en tête, iront tout droit en enfer, le cul sur une poêle chauffée à blanc. Tu es content ?

– Plus que ça. Et tu ne les plains pas.

– Qui ?

– Les pécheurs ? Ça ne te fait rien de jeter en enfer un aussi grand nombre de gens ?

– Ah, c'est là que tu veux en venir, hein ? Iconoclaste !

– D'accord, je suis un iconoclaste. Mais quand même, prenons les quelques milliards de gens qu'il y a sur terre, qui existent au jour d'aujourd'hui, retirons-en une petite partie et mettons-le au paradis. Là ils mangeront des pommes de paradis et ils se prosterneront en criant Alléluia ! Je doute que ce soit vraiment un plaisir, surtout si l'on considère que cela doit durer éternellement, mais enfin, passons. N'oublions pas que ce ne sera qu'une petite partie. L'essentiel de la population de la planète, N milliards de personnes, sera précipité en enfer, où le ver ne meurt pas ni le feu ne s'éteint. Alors je voulais te demander : personnellement, tu n'as pas pitié de ces quelques milliards ?

– Arrête avec ça... Tu as trouvé un os à ronger. Mais sérieusement : j'ai pitié de beaucoup de gens, mais il y en a un tas d'autres dont je n'ai pas pitié du tout. Mais ce n'est pas ma pitié qui va changer l'ordre du monde.

– Non, visiblement tu n'as pas compris la situation : ils y souffriront des tourments ETERNELS ! Je suis d'accord que dieu autorise tous les tourments qu'il veut (mais qu'est-ce que ça lui apporte ?) mais réfléchis : éternellement. Tu imagines : voilà un criminel, un maniaque, par exemple, n'importe quel monstre. Supposons qu'il ait commis n'importe quels actes monstrueux : il a assassiné, torturé, et les pires perversions dont est capable l'esprit humain. Il tombe en enfer. Là on le tourmente pendant un an, deux ans, trois ans, puis dix, vingt, cinquante. Et pendant tout ce temps-là les vers le rongent et le feu de l'enfer le brûle, et les hurlements sont inhumains, naturellement. Personnellement, tu pourrais le supporter longtemps, ce cri ?

– Mais qu'est-ce que tu as, à la fin, quelle mouche te pique ?

– Je veux connaître ton opinion.

– Oleg, il ya des gens qui méritent vraiment d'être punis.

– D'accord, admettons, il y en a un ; un, pas des milliards. Combien de temps tu pourrais supporter ses cris ? Dis-moi, il suffirait que tu assistes à ses tortures incessantes pendant un an ? Ou il te faudrait encore du temps ? »

Le père André le regarda, perplexe :

« Ce sont des diableries que tu racontes là.

– Tu veux dire que la diablerie est écrite dans la Bible ?

– Oleg, la Bible est un livre sacré, et il faut la prendre au sens spirituel, et non au premier degré. Tu comprends bien qu'ici, il s'agit de tourments de l'âme, et non des souffrances physiques. Et si tes yeux sont fermés au spirituel, tant pis pour toi.

– Et le fait que le Christ soit descendu sur la terre, comment faut-il le comprendre, au sens spirituel ou au sens propre ?

– Au sens propre, bien entendu.

- Et les miracles qu'il a accomplis, ils ont réellement eu lieu ?
- Sans aucun doute.
- Et pourquoi brusquement cette sélection dans l'interprétation de la Bible ? Comment comprends-tu ce qu'il faut interpréter spirituellement et ce qui est à prendre au premier degré ?
- Hérétique. » Le père André se détourna avec ostentation.
- Et c'est tout ce que tu trouves à répondre ?
 - - Toi, Oleg, tu fais partie des spéculateurs scabreux. Tu es trop intelligent, résuma le prêtre.
- Je me doutais bien que l'église n'a pas besoin des gens intelligents. Alors tu ne feras pas l'honneur de me répondre ?
 - Ta question n'est qu'un piège de plus. En réalité tu ne veux pas connaître la réponse.
 - Au contraire, je l'écouterai avec intérêt.
 - Mais tu as déjà la tienne, toute prête, tu l'as en réserve, et comment ! Tu ne vas pas au combat désarmé : Tu as étudié les saints pères à l'avance, en long en large et en travers. C'est écrit sur ton front, tu t'es préparé ! Tu as tout analysé, filtré, tu as trouvé des échappatoires logiques...
 - Tu ne crains pas Dieu ! Tu me reproches d'étudier les saints pères ? Mais qui t'empêche de les étudier et d'y trouver les pièges logiques ?
 - Ne m'interromps pas ! Je n'ai pas l'intention de chercher des pièges, Dieu merci, je n'ai pas ton esprit pervers. Mais je ne répondrai pas à ta question parce que tu es un serpent qui n'attend qu'une chose, de mordre à l'endroit le plus vulnérable !

- Alors, tu as des points faibles ? »

Le père André se taisait, soufflant par moments.

« Oui, continua Oleg, tu as raison mais seulement sur un point : j'ai un esprit investigateur (mais non pervers, comme tu l'as dit) et je cherche réellement les apories, parce que je veux voir ce qui est et non ce qu'on me montre. Et sur la compréhension spirituelle de la Bible... seul un homme qui n'a jamais eu de vie spirituelle peut croire naïvement que la spiritualité est contenue dans les objets. Ce n'est pas le livre qui est sacré, mais l'homme qui projette son regard au moyen du livre ou de quelque autre objet. Seul un homme peut conférer le sacré au livre, dans la mesure où il le détient lui-même. Pour l'homme spirituel, tout est sacré : la Bible et le moustique qui se pose sur son nez, le coucher de soleil et la revue *Le Sport soviétique*. Il l'ouvre, et son regard spirituel y lit des prophéties que tu ne peux même pas imaginer. Parce qu'il tient entre les mains une feuille de journal et qu'il voit un miroir, dans lequel se reflète l'envers du monde. »

Insensiblement, tout en parlant, ils étaient arrivés à l'église de Gorniak, dont les coupes dorées étincelaient au soleil. Ils posèrent leur sac à dos. Par curiosité, Julia essaya de porter le sac de Stiopa, mais elle ne put même pas le soulever de terre.

« Mais il est trop lourd... Père André, il n'a que quatorze ans ! Un poids pareil, ça peut lui faire du mal, il faut en enlever au moins la moitié ! On n'a pas besoin de toutes ces patates. On en achètera en route dans n'importe quel village.

- Il n'a qu'à les porter ». Le père André était impitoyable.

Julia ne cédait pas : « Non, un seau de pommes de terre, je peux le porter, mais qu'est-ce qu'il y a d'autre ?

- Pas grand-chose », éluda Stiopa en reprenant son souffle. Tout ce temps-là il avait marché à demi plié en deux et gémissant sous le poids de son fardeau.

« Mais encore ?

Mais quoi, un paquet d'oignons, un pain, des conserves et un kilo de riz. Ouais, une couverture, deux pulls et deux pantalons chauds.

« C'est impossible ! » Julia reporta les yeux sur le père André.

- D'accord, pour l'instant on va échanger », dit Oleg.

Dans son sac, il y avait des choses lourdes, mais aussi de très légères, si bien que son sac, gros en apparence, pesait finalement peu, au plus trois ou quatre kilos.

Pour un homme fort et en bonne santé, ce poids ne comptait pas. Oleg chargea le sac de Stéphane sur son dos et s'écria :

« Eh ben dis donc, père André, tu l'as bien chargé, ton fils.

- Porte, porte, ça ouvre l'appétit. Tu me remercieras. J'ai encore une chose à te donner.

Il fouilla dans les poches de son immense soutane et en sortit un couteau pliant de taille moyenne.

Oleg le prit en main : une larme large, longue en proportion, un manche commode, agréable, un poids inquiétant. Le couteau était effectivement remarquable, et apparemment, cher.

« C'est le mien. Je ne m'en sépare pas, mais pour une occasion pareille... Je te le donne à toi, et pas à Stéphane, de sorte que tu en es responsable.

– Merci. Oleg cacha le couteau dans sa manche. Il ne nous manquait plus que ça. Bon, et tu veux dire un mot d'adieu à ton fils ?

– Oui. Je te remets, Stéphane, à l'entière disposition d'Oleg. Oleg, s'il n'obéit pas, je l'autorise à te casser la gueule. »

Au début le trajet suivait la voie de chemin de fer, puis tournait dans des chemins de traverse. A huit heures, ils étaient encore tout à fait déserts ; on entendait juste quelque part le bruit d'un seau et un bêlement de chèvre. L'illusion qu'il n'y avait personne n'était brisée que par les fidèles amis de l'homme : les chiens, qui tiraient sur leur chaîne et donnaient de la voix derrière chaque palissade ; les voyageurs avançaient, suivis par des aboiements de toutes parts. Stiopa traînait derrière, la tête basse et grommelant dans sa barbe.

« En Ukraine on ne peut pas mourir de faim, fit Oleg en cueillant une pomme du dernier pommier rencontré sur la route. Juste avant il avait déjà cueilli plein de poires et de prunes.

– Oh ! A qui ils sont, ces chiens ? Une femme rondelette dans une blouse propre, à la porte d'une maison, regardait venir le trio avec circonspection.

– Eh bien... à vous, sans doute... repartit Oleg. Il venait de remarquer soudain que Khlopik était suivi de plusieurs dogues de tout poil. L'un d'eux, d'un blanc sale et qui perdait ses poils, caracolait en tête sur trois pattes.

On n'en a jamais vu de comme ça... dit-elle d'une voix chantante, sans qu'on sache si elle pensait aux chiens ou aux humains.

A tout hasard Oleg répondit :

« Nous non plus.

– Les pauvres petits chiens, soupira Julia, quand ils eurent dépassé la femme. Ils ne sont rien pour personne. Personne ne veut d'eux. Tiens, celui-là, le petit blanc, comme il est malheureux... et comme il te regarde dans les yeux.

– Presque comme toi, dit Oleg en riant.

– Hi hi ho ! fit la voix de Stiopa. Ces sons sifflants et gutturaux devaient, apparemment, représenter un rire. « Le malheureuuux ! »

Il se lamentait exprès d'une voix pleurnicharde.

Quand je regarde les chiens errants, – Julia se détourna de Stiopa et s'adressant seulement à Oleg – il me semble qu'il doit exister un paradis quelque part.

– Tu crois au paradis ?

– J'espère qu'il y en a un.

– Mais alors tu dois espérer qu'il y ait aussi un enfer.

– Et pourquoi ?

– Pour l'équilibre.

– Je ne souhaite l'enfer à personne.

– Alors ne rêve pas du paradis.

– Je rêve du paradis seulement pour les chiens.

– Ecoute, à l'église on avait un gars... Oleg se tut.

– Et alors ?

– Il réfléchissait souvent à l'enfer.

– C'est d'Igor que tu parles ? interrompit Stiopa.

– Oui, Igor Totski. Tu l'as connu ?

– Papa en parlait.

– Et alors qu'est-ce qu'il avait, ce gamin – demanda Julia avec impatience. Elle aimait toutes les histoires intéressantes.

– Igor était sacristain. Il était épileptique, et d'après les règles canoniques, il ne pouvait pas servir à l'autel, mais le père voyait les choses... »

Oleg écartait les doigts et regardait à travers.

« Il n'aurait pas pu trouver plus fidèle serviteur. Igor n'attendait aucune récompense et se serait même étonné si on lui en avait proposé une. Mais ensuite on l'a retiré de l'autel. Pour une raison que je n'ai pas réussi à connaître mais, je pense, à cause des entorses à la règle canonique que faisait le père Vladimir de temps en temps.

J'étais en train de choisir des plants pour l'église (on en faisait venir un plein camion, le père avait l'intention d'en planter tout autour de la cour) quand Igor est venu vers moi et m'a dit qu'on ne voulait plus de lui à l'autel. Il ne se plaignait pas, il ne demandait rien, mais il fallait voir son visage. Le diable lui-même aurait eu pitié de lui. Je ne savais pas quoi dire pour le consoler et je lui ai dit : en attendant, va dans l'ancienne église et je demanderai pour toi. Il arrivait parfois qu'on le renvoie, mais la disgrâce du père Vladimir était tôt ou tard suivie 'un retour en grâce. Ces sautes d'humeur avaient sur Igor un effet accablant : il cessait de réfléchir à ses péchés, devenait sombre et silencieux, pas de ce silence dont il était coutumier, mais d'un autre, particulier, sinistre. Ces jours-là j'appréhendais la crise.

Mais je le trompais. Je savais que cette fois, je n'oserais pas demander, vu que j'étais moi-même tombé dans un profond discrédit.

Le père est venu m'engueuler pour le choix des arbres et pour finir, il me dit que ces derniers temps, on ne pouvait plus me confier non seulement les enfants, amis aussi les arbres. Ces derniers temps il avait beaucoup grossi, et vieilli, notre père Vladimir. Il s'essoufflait en parlant, et quand il s'emportait, le sang lui montait au visage et dans les yeux. A ce moment-là j'ai pensé qu'il était gravement malade, ce qui s'est avéré vrai par la suite.

Et de quoi est-ce qu'il était mécontent ?

– Le fait est que j'avais choisi dix pommiers, dix poiriers, à peu près autant d'abricotiers et de mûriers, et lui, il voulait des peupliers et des frênes, en tous cas pas de fruitiers.

– Non, je demandais ce qu'il avait contre toi ?

– Euh... Je ne connaissais pas la cause de son mécontentement contre moi, et même encore aujourd'hui elle reste un peu confuse. Pour me justifier, j'ai demandé : En quoi est-ce que les arbres fruitiers sont mauvais ? Il m'a répondu : Les enfants vont grimper après. J'avoue que c'était mon idée secrète : planter des arbres fruitiers tout autour pour que dans les années de famine, on ait de quoi compléter l'ordinaire de nos petits clochards. Mais revenons à Igor. Il était déjà adulte, il avait dix-huit ans révolus, mais en réalité c'était encore un enfant. Je commençais à me demander ce qu'on allait faire de lui. On n'avait nulle part où le caser : dans l'industrie ce n'était pas possible, et où veux-tu trouver un petit boulot tranquille ? Il continuait de venir à l'église, assistait aux offices, mais ce n'était plus ça : il lui manquait la participation personnelle aux mystères, le sentiment de participer au sublime.

Une fois, je suis passé le voir chez lui : devant son lit il y avait une chaise, et dessus, son surplis, nettoyé, soigneusement défroissé et repassé, pendait, inutile. .

Les samedis et dimanches, il continuait à venir à la chorale, mais il y avait maintenant d'autres enfants, ce n'était plus de son âge. Il languit comme cela quelques années. Sa sœur et son frère avaient grandi et quitté la maison, et ils n'avaient jamais été très proches, il vivait comme un renégat.

Dans l'intervalle nous avons réussi tant bien que mal à finir notre formation de comptables à l'IUT. Nous étions externes et nous allions aux cours ensemble. Ensuite il a été longtemps sans pouvoir se caser, quelque chose l'en empêchait, des contradictions internes. La peur de la vie ? On ne peut pas dire qu'il brillait par ses compétences mais c'était quelqu'un de sérieux, de consciencieux et d'honnête jusqu'à la naïveté. J'ai essayé de l'aider à se placer, mais aux entretiens en réponse aux questions qu'on lui posait, il se troublait, avait peur de regarder les gens dans les yeux, murmurait des trucs indistincts ; et bien entendu, il n'arrivait à rien. La dernière fois, je lui avais donné une recommandation pour un poste de comptable dans une entreprise minière, et on était presque prêt à le prendre. J'avais déjà convenu d'un rendez-vous, on avait répété ensemble ce qu'il devait répondre, comment se tenir et tout le reste, mais au dernier moment, il a pris peur et il n'y est pas allé, il a complètement perdu confiance en lui. Comme je lui en ai voulu ! Cet entretien était une pure formalité. Je me souviens l'avoir engueulé comme il faut après cela et j'ai décidé de laisser tomber. Il était adulte, il n'avait qu'à vivre comme il voulait. Nous avons cessé de nous voir, il n'est plus venu à la chorale, et je n'ai plus pris de ses nouvelles.

Je pense maintenant que peut-être, Igor n'avait jamais voulu travailler et que sa peur était un désir inconscient d'y échapper. Malgré toute sa douceur extérieure et même sa mollesse, c'était quelqu'un de terriblement ambitieux et un idéaliste de surcroît, de ceux qui pour une idée finissent sur le bûcher. Seul le service d'une cause élevée pouvait le satisfaire, seule une mission grandissime pouvait donner un sens à son existence et susciter son désir de vivre. Il aurait accepté un petit rôle dans l'ombre mais le contact avec quelque chose de grand et d'inaccessible était la condition indispensable à son bonheur.

– Et qu'est-ce qui s'est passé après ?

– Après ? Il a continué à vivre avec sa mère. Ils vivaient dieu sait comment ; sa mère se tuait au travail, mais comme c'est souvent le cas, elle ne gagnait rien. Ils n'avaient pas le chauffage, alors quand il faisait froid ils devaient se chauffer avec une vieille plaque de cuisson électrique : ils la posaient par terre en guise de cheminée et ils la branchaient sur le secteur. Cela a duré près d'un an. Je passe sur les détails, je dirai seulement qu'il est arrivé à Igor ce qu'on craignait depuis toujours : il est tombé pendant une crise, alors qu'il n'y avait personne à côté, et juste sur cette malencontreuse plaque. Un incendie s'est déclaré, et l'appartement a brûlé de fond en comble.

Au début, sa mère a été terrassée par le chagrin, et puis elle est redevenue la femme énergique et pugnace que j'avais connue. Quel contraste frappant elle formait avec son fils... comme son énergie et sa volonté de vivre lui faisaient défaut à lui !

– – Tu as eu de la peine ?

– Si j'ai eu de la peine ? Quand tu connais quelqu'un depuis l'enfance, que tu l'as vu grandir et se développer, que tu pénètres dans sa vie comme dans la tienne, comme c'est étrange de constater après tout ça qu'il t'était étranger... Est-ce que les enfants sont des étrangers les uns pour les autres ?

A l'enterrement, il m'est revenu je ne sais pourquoi, que souvent il posait des questions sur le feu de la géhenne, et j'ai pensé que cette vie secrète, incompréhensible pour tout le monde, devait finalement se terminer en tragédie... Enfin, c'est ce que j'ai trouvé pour me consoler.

Le ruban gris de la route descendait depuis le bourg d'Ostry, connu dans tout le secteur pour abriter une prison depuis la seconde guerre mondiale. A l'autre bout se trouvait une ville au drôle de nom, qui conviendrait mieux pour un hameau, en tout cas pour un village, la ville de Kourakhovka.

La route paraissait vieille et instable, bien qu'elle ait été construite assez récemment. Des lambeaux d'asphalte inégaux la recouvraient sur presque la totalité du parcours. Que dire ? La route avec sa vue basse ne pouvait pas voir le chien, qui clopinait dessus, et ne pouvait pas faire signe à la Jigouli brinquebalante qui roulait à une vitesse inconvenante pour une petite vieille d'un âge aussi vénérable. L'homme assis au volant ne distingua pas non plus le chien car il avait devant les yeux tout autre chose, le visage de son fils, qu'il venait de voir au parloir de la prison. Son fils avait le regard vide et on aurait dit qu'aucun dieu dans l'univers ne pourrait lui réinsuffler la vie.

Soudain quelque chose de rouge surgit devant lui : un petit bout de femme, ayant posé son sac à dos, enlevait son pull. Penchée en avant et les bras levés, elle le faisait passer par-dessus sa tête.

Un coup sourd. Quelque chose décolle juste devant le pare-brise un morceau de viande virevolte en l'air et retombe sur le côté. Deux personnes, qu'il n'avait pas remarquées tout d'abord, se précipitèrent du côté où il était resté étendu. L'homme veut freiner, réalisant ce qui s'est passé, mais en une fraction de seconde, son cerveau analyse la situation et décide que ce n'est pas la peine de se mettre en retard ; et sans ralentir, il poursuit sa route. « Après tout, les gens couraient, ils n'étaient pas à terre, se dit-il par la suite, et la fille était debout. Et ce qui avait décollé et percuté son pare-chocs, quelle différence ? »

Il nous est arrivé un malheur ! On marchait sur la route d'Ostry, là où il y a la prison. Il n'y a que des champs, des champs et absolument personne. En face, une voiture arrivait à toute vitesse. En nous voyant, elle n'a même pas pensé à freiner. Nous, on s'était arrêté sur le bord de la route et la voiture a heurté Khlopik de plein fouet !

Il est un peu bête, les voitures, il ne les connaît pas bien, il était sur la route et il regardait : qu'est-ce que c'est qui arrive là ? Et l'autre, dans la voiture, n'a même pas ralenti.

Oleg et Stiopa se sont précipités aussitôt. Pauvre Khlopik ! Il était déjà à l'agonie, les yeux lui sortaient des orbites, hagard. Et il poussait un cri tellement plaintif, ô mon dieu !

Tout cela, je n'ai pas vu, on me l'a raconté. En voyant que la voiture fonçait droit sur le chien, j'avais fermé les yeux et couru loin de cet endroit ; je ne peux pas voir cela !

Quand je suis revenue, Oleg et Stiopa étaient en train de l'examiner. Et là nous avons été témoins d'un miracle : il n'avait pas une seule égratignure ! Même son poil n'était pas abîmé ! Je ne l'aurais jamais cru si je ne l'avais pas vu de mes yeux.

Oleg l'a pris dans ses bras et l'a transporté sur l'herbe. Le chien est resté là un moment, puis il s'est mis sur ses pattes et, en chancelant, il est parti. Il avait le regard fou, mais on espère qu'il ne va pas mourir.

Quelques années auparavant, Stiopa nous avait apporté un chiot. Il avait sorti d'un sac à provisions une boule de duvet noir et blanc et il avait dit que si on ne le prenait pas, les gamins allaient le torturer à mort. Il avait arraché ce chien à une bande qui lui brûlait les coussinets des pattes avec des allumettes. Bien entendu, on l'avait pris.

Le chien était petit, terrorisé, et Oleg le baptisa Khlopik. Au début Khlopik ne laissait personne l'approcher, mais progressivement la peur le quitta et il nous reconnut comme ses maîtres.

Puis était arrivée Lala, une petite chienne à poil lisse, métisse de rottweiler. Je dois son arrivée à une de mes collègues.

Hélène Valentinovna, la chef-magasinier, une forte femme de quarante-cinq ans, était connue dans toute l'entreprise pour le drame conjugal qu'elle n'arrivait pas à dépasser depuis quatre ans : son mari l'avait quittée. Ce docteur ès sciences, beau et élégant, avait craqué pour une jeune doctorante. Lorsque c'était arrivé, Hélène Valentinovna avait perdu quarante kilos en six mois sans le moindre régime, et elle passait dans les couloirs du bureau comme une ombre pâle aux grands yeux, avec sur le visage une expression d'outre-tombe.

Il avait alors quarante ans, elle aussi, et ils s'étaient mariés quand ils avaient quarante ans à eux deux. Il vivait désormais dans une autre ville, mais elle savait tout de lui. Il continuait à venir dans leur maison, seulement en secret, il venait voir sa fille quand Hélène Valentinovna n'était pas là. Elle rentrait le soir du travail et distinguait parmi d'autres odeurs de l'appartement ses fluides à lui les plus subtils, elle devenait nerveuse, irritable, et passait ses nerfs sur sa fille, qui n'y était pour rien.

Parfois elle avait le rhume et ne sentait rien, mais elle savait tout simplement qu'il était venu. Elle n'envisageait pas de le remplacer et ne cherchait d'ailleurs pas.

A l'époque où Lala apparut dans sa vie, elle avait déjà repris ses quatre-vingt-quinze kilos d'origine et était redevenue comme avant la fière et sévère Hélène Valentinovna.

Le matin où, étouffant le sanglot qui montait de sa poitrine, elle entra dans le bureau d'un pas rapide, notre petite équipe concentra sur elle toute son attention. Son visage était enlaidi et rougi de larmes contenues. Masquant notre malsaine curiosité féminine sous la compassion et la cordialité, nous nous préparâmes à écouter le dernier monologue à fendre l'âme sur la perfidie de l'amour et des amants.

C'était une conteuse merveilleuse : très émotionnelle, avec un discours bien développé, et le timbre de sa voix, par son impact sur les auditeurs, était digne des planches du théâtre d'art de Moscou, pour le moins.

Devant ses collègues, Hélène Valentinovna appelait son ex mari par son prénom et son patronyme, et aussi bouleversée fût-elle par sa dernière visite clandestine ou le coup de téléphone qu'il avait passé à sa fille, ne se permettait jamais de parler de lui sur un ton injurieux ou méprisant. Dernier détail : en parlant de lui, elle n'employait jamais les mots « ex » ni « mon ».

L'endroit qu'elle préférait pour ses épanchements sentimentaux était la comptabilité, où elle s'installait au centre du bureau, s'accoudant par commodité sur le moniteur de la chef-comptable, l'autre bras gesticulant frénétiquement, mais joliment.

« Et tout ça devant mes yeux ! disait-elle au moment où je suis entrée.

Où est-il à présent ? demanda Natacha, la chef-comptable, une femme raisonnable au beau visage impassible.

Les autres dames paraissaient un peu déçues que le discours ne porte pas sur les souffrances sentimentales et les peines de cœur, mais seulement sur un petit chien écrasé par une voiture juste devant les portes du bureau.

« Sur l'herbe... Le concierge l'a jeté sur la pelouse. Et elle se met à renifler.

Allez, allez, Linette, arrête, dirent les femmes compatissantes. C'est que tu es trop sensible ».

On l'appelait toutes comme cela, Linette, alors même que cela n'allait pas du tout avec son imposante silhouette.

Il a avancé et il l'a écrasé ! Il a avancé lentement et il l'a écrasé ! Je lui faisais signe de la main, il voyait tout, et il a avancé et il l'a écrasé ! Non, ce n'est pas humaiiin gémissait-elle doucement

– Il est complètement écrasé ? demanda Natacha, que tout ce spectacle commençait à ennuyer passablement. Elle avait un rapport trimestriel à faire, mais elle ne pouvait pas comme ça renvoyer la brave Hélène Valentinovna, si malheureuse, et qui avait de surcroît, tellement souffert par la faute des hommes.

– Oui. Puis après une seconde, elle dit : Non, je crois avoir vu qu'il remuait encore. Hélène Valentinovna se planta devant la fenêtre qui donnait juste sur la pelouse et la malencontreuse route.

– Il bouge ! Oh ! Que faire ? Que faire ? Et elle s'est mise à s'agiter dans le bureau. Natacha a soupiré en la regardant de ses beaux yeux froids :

– Qu'est-ce que tu veux faire ? Et qu'est-ce que tu peux faire, dis-moi.

– Je pense... que... il faudrait l’emmener à l’hôpital ».

La surprise s'est à peine vue à peine sur le visage soigné de la chef-comptable. Les autres femmes n’avaient presque pas réagi à ce que disait la conteuse, le nez sur leur écran, et elle ne rencontrait par moments qu’un regard furtif et absent.

– Essaie », dit Natacha, qui plongeait le nez elle aussi sur son moniteur.

Hélène Valentinovna sortit du bureau presque en courant.

Dix minutes plus tard le hall désert de la firme retentissait de ses cris :

« Aïe aïe aïe aïe aïe ! »

A cette heure matinale la direction n’était pas encore là, et on pouvait se permettre de s’exprimer plus librement et à voix haute. Pour la seconde fois de la matinée, la chef-mag fit irruption à la comptabilité :

« Il est vivant, vivant ! » criait-elle en passant.

Elle était tout essoufflée de cette activité inattendue pour son poids et pour son âge.

« Que faire, hein ? demandait-elle éperdue, passant sans arrêt d’un visage à l’autre.

– Que faire, Linette ? Va le ramasser, dit quelqu’un.

Mais Hélène Valentinovna n’entendait pas l’ironie.

– Donnez-moi une boîte ! dit-elle, s’enflammant tout d’un coup. Où est-ce qu’il y a une boîte ? Elle regardait dans tous les coins du bureau. Une boîte à papier, n’importe. »

On lui donna une boîte.

« Qu’est-ce que c’est ? Elle saisit, sur la table où l’on prenait le thé, une serviette propre. « Je la prends. Je la prends ? demanda-t-elle à retardement. Je vous en apporterai une propre ».

Si l’on se représente la comptabilité à ce moment-là comme un unique organisme vivant, alors les yeux de cet être exprimaient une interrogation muette et une incompréhension, et sur son visage était inscrit l’ennui. Cet être ne répondit rien et se contenta d’accompagner du regard Hélène Valentinovna jusqu’à la porte.

« Julika ? Tu vas m’aider ? » Elle faisait dans la même phrase la question et la réponse.

Nous sommes sorties sur la pelouse. Dans l’herbe rase s’agitait une petite créature noire, encore vivante, avec de grands yeux de velours. Elle était toute en sang et poussait de petits gémissements plaintifs. Étalant soigneusement sous l’animal la serviette, nous l’avons transporté dans la boîte en carton et nous l’avons emportée dans l’entrepôt.

« Bon, et maintenant ? ai-je demandé.

– Je ne sais pas. » Hélène Valentinovna étalait les larmes sur ses joues. Elle tenait la boîte contre sa poitrine avec la petite boule qui remuait. « Il faut l’emmener à l’hôpital.

– Qui va l’emmener ?

– Je pourrais prendre ma journée, j’ai fait des heures sup, mais... dans les transports en commun, ça va prendre longtemps. Et puis je vais le secouer en route. Il faut une voiture. »

Elle a posé la boîte sur la table et elle a composé le numéro de l’économe, qui gère les véhicules et qui, en l’absence des patrons, est responsable de tout au bureau.

« Viatcheslav Nikolaïtch, il me faut une voiture. ... Pour moi, personnellement. ... mais j’ai un truc, là... Hein ? On vous a déjà raconté ? ... Oui. Bon, qui sera au courant à part vous et moi ? Je fais l’aller retour... J’en ai pour une minute... pour votre information, Viatcheslav Nikolaïtch, mon service fonctionne comme une horloge ! Et en mon absence, je peux me reposer entièrement sur mes adjointes... oui, elles gèrent parfaitement. Vous savez quoi, occupez-vous des vôtres... Je vous dis que je contrôle tout. ... Et vos techniciens, qu’est-ce qu’ils font ? »

Elle continuait, tandis que je lui faisais de signes désespérés pour qu’elle s’arrête. « Vous les surveillez au moins ? Vous n’avez jamais fait attention à toute la poussière que j’ai au dépôt sur les rayonnages et dans les coins ? Ah, il faudrait bien ! Au moins une fois par mois. Et les toiles d’araignées ! Ils lavent par terre une fois sur deux ! ... Je parle normalement. Justement comme je voulais vous en parler depuis longtemps, mais je prends trop de gants avec vous, et ça se retourne contre moi. Notez bien que je n’en ai jamais soufflé mot à la direction. ... Quoiiii ??? Mais c’est moi qui vais faire une pétition contre vous ! »

Et jetant l’écouteur sur son socle, elle grommela entre ses dents : « Connard ! »

Elle me regarda, elle avait les larmes aux yeux. Je m’assis devant le téléphone sans rien dire.

J’attendis un moment, pour qu’à l’autre bout on ait le temps de se remettre, puis j’appuyai sur le bouton d’appel de l’économe.

« Bonjour, – j’essayais de mettre dans ma voix toute la tendresse dont j’étais capable. Merci... Parfaitement... Merci, merci. J’ai droit aux compliments dès le matin... Oui ? (légère pointe d’étonnement naïf) qu’est-ce que vous dites ? C’est justement à ce sujet... j’ai deux sorties... Oui, juste après midi. Comme d’habitude, TPP, radiologie... Et baissant un peu la voix : Hou là là, ça faisait pitié ! Oui, la pauvre, je l’ai vue, le sang qui coulait partout... Oui, Hélène Valentinovna est toute retournée... Mais oui... Mais qu’est-ce que vous voulez, subir un choc pareil !... évidemment, vous les hommes... vous pouvez raisonner... Ah ah ! vous plaisantez ... Ah-ah-ah ! (allez, un peu plus cristallin)... Oh, allez donc, comment ça, votre âge ! ... Oui, oui, bien sûr. On peut vous comprendre, toute cette responsabilité... Oui, oui, cela va de soi... Mais peut-être qu’avec la vôtre, personnelle ? (là, je panique parce qu’à l’autre bout du fil il y a un silence perplexe. ... Et c’est vous qui conduirez. (au culot, c’est encore meilleur !) ... Combien de temps il faut pour aller là-bas ? ... No-on, j’y suis passée aujourd’hui, il n’y a pas de bouchons... et puis nous... on se fait tout petit... Oh, vous êtes notre sauveur ! ... Ah ah ah ! ... Eh bien merci, merci...

Pour l’opération on nous demanda une somme raisonnable, mais sans nous donner de garantie que le chien resterait en vie. Le lendemain, Hélène Valentinovna prit un congé sans solde vu que la malade nécessitait des soins postopératoires. Au début personne ne comprit sa démarche, mais ensuite elles priront intérêt à la santé de la chienne rescapée et par la même occasion à celle d’Hélène Valentinovna.

Quand au bout de trois semaines, elle reprit le travail, nous nous concertâmes et de manière inattendue décidâmes de lui remettre la moitié du coût des soins. Hélène Valentinovna fut touchée, mais entretemps se présenta un autre problème : où mettre la petite Lala (comme elle l’appelait elle-même) ? Elle avait en effet chez elle, pour son plus grand bonheur, Michel, un doberman, et la jalousie de Michel pour sa maîtresse commençait à prendre des proportions inquiétantes. Hélène Valentinovna Craignait qu’un beau jour, quand elle ne serait pas chez elle, Michel ne dévore Lala. Pendant le temps qu’elle passait à l’extérieur, elle enfermait la chienne sur le balcon, mais Lala grandissait et cela ne pouvait pas durer très longtemps.

Un jour, elle entra comme d’habitude à la comptabilité et déclara avec des larmes dans les yeux qu’elle allait devoir s’en séparer si aucune d’entre nous n’acceptait de prendre la pauvre chienne chez elle. Elle avait déjà épuisé toutes les possibilités de la placer chez des amis, des parents ou des connaissances. Les collègues se troublèrent, chacune trouva dix bonnes raisons plus valables les unes que les autres qui rendaient la chose impossible.

« Moi non plus... J’ai déjà Khlopik, dis-je pour me justifier, et je détournai le regard. Voir les bons yeux honnêtes de Hélène Valentinovna m’était insupportable.

–Alors tu as déjà un garçon ? demanda-t-elle pleine d’espoir.

Oui.

Quel âge ? Apparemment le même que Lala ?

Apparemment, oui.

Mais alors c’est la famille idéale pour elle ! Elle reprit courage et essuya ses larmes. D’abord un garçon et une fille, il n’y aura pas de jalousie entre eux à cause de la maîtresse ; ensuite ils ont le même âge, et ça veut dire qu’ils seront l’un pour l’autre des camarades de jeu.

J’essayai de protester faiblement :

Mais quand ils vont grandir, enfin, quand il va y avoir des petits, où est-ce que je les mettrai ? Ce ne sont pas des chiens de race...

On verra ça à ce moment-là ! Hélène Valentinovna rayonnait. D’ici là, on aura trouvé quelque chose. Mais n’aie pas peur, ça va s’arranger de toutes façons.

Mais la seconde d’après, elle fit une grimace atroce :

Je t’en prie, prends-la. Je t’achèrerai à manger pour elle, mais prends-la. Tu comprends, je ne peux pas l’exposer à... Les larmes recommencèrent.

Le lendemain elle amena Lala au bureau et la lâcha dans le couloir. Nous étions en extase. Le chiot de trois semaines se frottait contre tout le monde sans distinction, sans crainte, passait de mains en mains, sautait joyeusement et poussait de petits cris.

Lala était amoureuse des humains. Hélène Valentinovna pleurait en me la donnant de ses mains, et Lala léchait les larmes de ses joues, de ses yeux, de ses lèvres...

Ainsi Khlopik eut une amie. Elle fit aussitôt valoir ses droits sur la gamelle et sa place sur le canapé au mépris de toutes les règles en vigueur dans la maison, et notamment : là où se couchent les humains, les chiens ne se couchent pas. Elle, comme une vraie dame, le dérangeait dans toutes les positions : c’est elle qui posa la première son museau sur la poitrine d’Oleg alors qu’il était allongé sur le canapé et lui grimpa sur les genoux pendant qu’il était assis à l’ordinateur. Khlopik semblait avoir admis définitivement son infériorité et la présence d’un être aussi merveilleux que Lala, et il ne protestait pas. Et il y avait de quoi reculer : il suffisait de

regarder son poil court à la mode, lisse et brillant d'animal bien nourri ; son gentil museau court, caractéristique des rottweilers, et l'on fondait. Khlopik était soumis définitivement. Dans leur petite équipe, Lala était le leader et le guide incontesté : elle courait en cercle dans la cour en aboyant après les passants. Khlopik, lui, venait derrière comme un poltron, et imitant les sons qu'elle émettait, l'accompagnait avec les notes de basse qui lui étaient naturelles. Lorsqu'elle était dans une bonne disposition d'esprit, Lala pouvait condescendre à jouer avec lui, faire des culbutes dans l'herbe et se mordiller tendrement l'oreille.

Tout le monde en était amoureux, les humains comme les chiens. Elle était tellement gentille, tellement affectueuse, elle se laissait caresser, acceptait la laisse avec patience. Khlopik fuyait les gens et la laisse et ne se laissait approcher par personne d'autre que ses maîtres. Et parfois, dans ses accès de misanthropie, pas même par ses maîtres.

La seule chose que lala ne supportait pas, c'était la saleté. S'il faisait humide, elle contournait avec dégoût mais gracieusement les flaques d'eau, et elle courait et sautait pendant la promenade qu'elle n'avait pas un poil de sale. En revanche, c'était le temps préféré de Khlopik. Il trouvait la flaque la plus grande et la plus sale et se vautrait dedans et frappait la boue noire avec ses pattes il s'éclaboussait de boue médicinale de la tête aux pieds. Quand après cela il avait droit à la cérémonie du bain, il piaillait et glapissait comme si on l'égorgeait et s'enfuyait comme s'il n'avait jamais vu l'eau de sa vie.

Les voisins s'étaient émus au début des aboiements et des va-et-vient des chiens, et puis ils s'y étaient faits. Lala avait conquis leur cœur par sa beauté et sa gentillesse. Et Khlopik était tellement malheureux et effrayé qu'il avait eu droit à leur compassion.

Tous deux se trouvaient dans le bel âge de l'adolescence, l'âge des jeux du matin au soir, de la bonne soupe à la viande ou la pâtée au poulet, et des bons maîtres. Que faut-il de plus pour le bonheur d'un chien ?

Un jour je fis un rêve. Deux poissons vivants frétilaient des nageoires sur le parquet à côté du canapé, à l'endroit même où les chiens aimaient s'allonger. et voilà qu'un des poissons devient de plus en plus calme et silencieux et s'immobilise enfin complètement ; il ne respire plus.

L'émotion m'avait réveillée. J'avais encore l'image nette et claire devant les yeux.

Peu de temps après, Khlopik tomba malade. Il grinçait des dents des jours durant et il frissonnait continuellement. On soupçonna la peste orientale. Le médecin lui prescrivit des comprimés et des piqûres. Mais il était très difficile de lui faire prendre les comprimés parce qu'il ne mangeait ni ne buvait presque rien, il ne restait que la solution des piqûres. Oleg le tenait et je lui perçais la peau pour lui injecter le remède. Khlopik prenait cette opération comme une nouvelle torture raffinée, inventée par nous spécialement pour lui. Avant chaque piqûre il se cachait sous le canapé et quand nous essayions de l'en extraire, il tremblait et montrait les dents et nous regardant avec des yeux pleins d'effroi. On lisait dans son regard : « Je m'en doutais... »

Nous souffrions autant que lui. Finalement Oleg décida d'arrêter les piqûres, d'autant plus qu'elles n'avaient aucun effet. Nous le laissâmes se remettre en nous en remettant à la sagesse de la nature, qui guérit ou condamne définitivement. Il hurlait nuit et jour, les voisins gueulaient, il était impossible de dormir.

Au bout d'un mois environ, ses gémissements cessèrent, il cessa de trembler, se remit à manger tout doucement et nous retrouvâmes un Khlopik effrayé et malheureux comme avant, mais en bonne santé. Pendant longtemps, le souvenir de ces piqûres fit qu'il ne nous laissait pas approcher et quand je tendais la main pour le caresser, il reculait en roulant des yeux fous.

Et puis j'oubliai mon rêve.

Un jour nous étions sortis tous les quatre à la campagne, Oleg, Lala, Khlopik et moi. Les chiens couraient devant en aboyant joyeusement. Soudain Lala se retourna brusquement et poussa un cri aigu comme si elle avait buté sur quelque chose de pointu dans l'herbe. Mais une minute plus tard, elle s'était remise et courait de nouveau en avant. Quelque temps après, nous remarquâmes qu'en courant, elle commençait à pencher d'un côté, comme si elle était ivre. Oleg la prit dans ses bras et la porta.

Une demi heure plus tard il la reposa à terre, elle ne reconnaissait déjà plus personne et aboyait désespérément à fendre l'âme, comme si elle criait : « Pauvre Lalétchka ! » Ses yeux étaient pleins d'effroi et par ses aboiements déchirants, elle semblait demander qu'on lui épargne une douleur inconnue. Nous n'avons toujours pas compris ce que c'était. Tout alla très vite et la mort, qui lui avait donné une première fois un sursis, ne devait plus la lâcher. Elle avait vécu peu de temps avec nous, sept mois à peu près, mais nous nous souvenons d'elle comme si elle cela avait été dix ans.

Khlopik oublia son amie le lendemain, il ne savait même plus qui était Lala. Il n'avait plus personne à présent pour lui disputer sa gamelle et les caresses des maîtres, et il prit sa supériorité indiscutée avec autant d'indifférence qu'il avait accepté auparavant ses deuxième ou troisième rôles. Nous enterrâmes Lala sur une petite éminence verte avec vue sur l'étang, et l'hiver je lui sculptai un mémorial de neige : un buste de chien grandeur nature. Un charbon servit de truffe et deux grosses baies d'églantier noircies, d'yeux. Par leur forme ils rappelaient de loin ses grands yeux de velours.

